

CHAPITRE V

PREMIÈRES MISSIONS

A Poitiers

En quittant l'hôpital de Poitiers, Grignon de Montfort a cherché à se libérer de toute attache institutionnelle : il fuit tout univers hiérarchisé. Il s'était fait une règle d'or de la soumission à ses supérieurs hiérarchiques, mais l'obéissance aveugle semble lui répugner désormais. Il ne voudra plus dépendre de personne et ne rendra plus de comptes qu'à Dieu.

Les intrigants qui ont causé sa perte n'ont pas réussi à le désarmer. Au contraire, il n'est jamais aussi résolu que dans l'adversité et les intrigues l'ont fortifié dans sa détermination.

Le nouvel évêque de Poitiers, Mgr de La Poype, ne l'a pas abandonné. Il lui procure un gîte et un couvert à la maison des Pénitentes. Cet institut que l'évêque a fondé accueille des femmes de mauvaise vie qui se repentent de leurs fautes passées en faisant pénitence.

L'évêque apprécie ses qualités ; son succès auprès des pauvres de l'hôpital prouve que l'Église peut tirer du « saint homme » un meilleur parti.

Or il y a de gros efforts à faire pour évangéliser le peuple et remettre les églises en état ; beaucoup sont restées en ruine depuis les guerres de Religion qui ont ravagé le Poitou plus qu'aucune autre province. Les réformés ont mis à sac les églises, détruit les autels et les statues de la Vierge et des saints, profané les vases sacrés.

Les églises sont devenues des lieux de désolation et l'impiété a gagné le peuple. En apportant la foi chrétienne, le prédicateur populaire ne peut-il pas être aussi un restaurateur d'églises ?

Il accepte cette confiance que lui témoigne l'évêque de Poitiers, bien résolu à prendre sa revanche sur les intrigants de l'hôpital. Il pourra désormais vivre au milieu des gens du peuple et leur apporter la bonne parole. Il pourra ramener à la religion catholique le petit peuple égaré par la Réforme. Certes, les querelles entre protestants et catholiques dépassent de loin le peuple, qui ne peut comprendre les subtilités doctrinales qui séparent les frères ennemis de la chrétienté. La guerre a surtout servi d'exutoire à la violence populaire. Le peuple se rangeait d'un côté ou d'un autre, sans trop savoir pourquoi. Mais le conflit l'a, en fin de compte, éloigné de toute religion.

L'expérience de l'hôpital a mûri Grignon de Montfort, mais les meurtrissures qu'il a subies ont laissé des traces sur tout son corps. Non seulement les jeûnes répétés l'ont considérablement amaigri, mais le visage angélique du jeune aspirant de Saint-Sulpice porte les stigmates des combats qu'il a livrés seul contre tous dans cet hôpital. A trente-deux ans, il est devenu un homme mûr.

Son visage semble reposé. Ses paupières tombantes, qui le protègent du regard d'autrui, laissent penser qu'il n'aspire qu'à la paix, à la quiétude de l'âme, peut-être à la contemplation mystique. Mais ce calme est trompeur : un guerrier sommeille toujours en lui. Il suffit de regarder son large front et son menton toujours aussi finement arrondi pour deviner l'énergie qui sommeille. Ses sévères pénitences en l'amaigrissant ont creusé ses traits. Les arcades sourcilières légèrement bombées surplombent des yeux qui se sont enfoncés encore un peu plus. Son nez semble s'être allongé et sa convexité amplifiée. On dirait qu'au milieu des tourments de l'hôpital il s'est composé un masque rigide qui, désormais, ne le quitte plus. Aussi ses traits demeurent-ils très contrastés. Alors que son menton volontaire semble indiquer qu'il veut aller de l'avant, sa physionomie paisible trahit une certaine retenue, comme s'il avait décidé de briser l'élan de ses passions.

Il ouvre sa première mission à Montbernage, un faubourg de Poitiers blotti au pied des falaises qui surplombent le Clain, où habitent des boutiquiers, des artisans, des terrassiers et tout un menu peuple qui vit loin de Dieu et de la religion. Certes, ils vénèrent la Vierge et les saints, mais en fait, ils ignorent tout du christianisme. C'est une terre de mission idéale pour qui veut se roder.

Il y a fort à faire : les gens blasphèment couramment, s'injurient, les quolibets fusent et les boutiquiers tiennent ouvertes leurs échoppes le jour des fêtes religieuses. Il n'y a pas d'église et comme il faut trouver un endroit pour réunir les fidèles, il choisit une grange, dénommée la bergerie, située au milieu du faubourg. Ce choix n'est pas innocent car toute la jeunesse du faubourg s'y réunit pour danser au son du hautbois et de la vèze. Les jeunes filles y dansent fort complaisamment; leurs attitudes lascives, leur gorge déployée ne peuvent tromper les garçons un peu rudes qui se présentent après avoir bu un verre de clairette. Les baisers sensuels qu'elles donnent provoquent ces solides gaillards qui ont tôt fait de les empoigner et de trousser leurs lourds jupons.

Or le prude prédicateur a la danse en horreur : pour lui, elle est diabolique. C'est le piège que Lucifer tend aux enfants de Dieu. C'est le signe d'un dérèglement des mœurs, qui empêche d'obtenir le salut. Et, suprême offense à Dieu, ces danses ont souvent lieu les jours défendus!

D'ailleurs les spectateurs subissent les mêmes reproches, car, en regardant, ils se font les complices de cet étalage de débauches. Quant aux bateleurs, n'en parlons pas! Montfort les accuse de pervertir la jeunesse en la sollicitant.

Il ne fait donc qu'appliquer les interdits très stricts de l'Église. Mais il les applique à la lettre, s'érigeant en gardien de la pureté des mœurs et en garant de la virginité des jeunes filles. La menace de l'enfer lui donne une arme absolue pour convaincre ces gens du peuple qui craignaient la foudre divine. Et il excelle dans l'art de représenter le feu éternel qui brûle les méchants envoyés dans la géhenne. Il fait frémir ses auditeurs par ses funestes prophéties.

Et si cet homme disait vrai? murmure-t-on dans les rues de Montbernage. N'a-t-il pas prédit de grands malheurs à l'hôpital de Poitiers? Une maladie mystérieuse n'a-t-elle pas emporté les régentes de l'hôpital? Lui seul est demeuré vivant malgré les soins qu'il continuait à donner aux malades : c'est donc un protégé de Dieu, peut-être même un nouvel envoyé de Dieu. Tout Montbernage le craint. On l'écoute et on exécute ses ordres sans sourciller, de peur qu'il n'appelle du ciel un nouveau fléau.

Aussi, quand il réquisitionne tous les corps de métier pour aménager la bergerie, personne ne bronche; chacun apporte quelques planches mal équarries, qui de la chaux, qui des moellons. Les femmes du quartier confectionnent des étendards et brodent des motifs représentant les quinze mystères du rosaire. Il peut ainsi rapidement transformer ce lieu de plaisirs en lieu de prières. En plein milieu, il dresse une croix et plante ses étendards brodés le long des murs.

Les indulgences qu'il accorde à tous ceux qui suivent scrupuleusement ses consignes ont accru sa popularité. Tous les soirs, les femmes du quartier viennent prier la Vierge en récitant le chapelet. Il n'y a plus de danses dans le lieu maudit!

Il passe ses journées à apprendre à ses ouailles les mystères de la vie du Christ. On écoute bouche bée les aventures extraordinaires de ce Jésus que l'injustice des hommes a conduit au Golgotha, et qui s'est sacrifié pour eux. Il s'assied sur la margelle d'un puits et leur montre du doigt, sur ses petits tableaux de bois peint qui ne le quittent jamais, les épisodes de sa vie. Il leur apprend que toutes ces merveilleuses aventures sont consignées dans un gros livre qu'on appelle l'Évangile.

Il arrive à les captiver car il mime le Christ, donnant à son visage une nouvelle expression appuyée jusqu'à la caricature. Il excelle dans le rôle de la Cène, lorsque Jésus est trahi par Judas. Et il prend tour à tour le visage angélique de Jésus qui ne se doute de rien, puis l'air fourbe de Judas qui s'apprête à livrer son maître aux Romains.

On ne peut s'empêcher d'accompagner avec force

exclamations la conduite de son récit; mais au moment de la crucifixion, un silence de mort plane autour de lui et les femmes se mettent à sangloter. Les hommes écoutent, goguenards ou jouent les fanfarons, mais se gardent bien de se moquer trop ouvertement, ayant trop peur qu'il ne les entende et n'appelle quelque malédiction sur leur tête.

Pour la clôture de la mission, tout Montbernage a été pavoisé. Des guirlandes ont été tendues au-dessus des ruelles étroites et des oriflammes accrochées à de grands « mais » flottent au vent. Grignion fait défiler toutes ses ouailles, une par une: chacun se prosterne d'abord devant le grand livre de l'Évangile qu'il tient sur ses genoux et chacun y imprime un baiser en disant à haute voix: « Je crois fermement toutes les vérités du saint Évangile de Jésus-Christ. » Puis chacun passe devant les fonts baptismaux pour renouveler les promesses du baptême. Enfin, on avance jusqu'à l'autel de Marie: là, Grignion de Montfort tient sa statuette de la Vierge: et chacun la frôle pieusement des lèvres après s'être consacré à Marie.

En souvenir de son passage, il laissera à Montbernage une statue de la Vierge qui restera honorée sous le vocable de « Notre-Dame-des-Cœurs ». Il a appris, dès ses études au collège de Rennes, à sculpter le bois, tandis qu'il restait seul dans sa chambre. Et il a pris l'habitude de toujours laisser ainsi, dans chaque lieu de mission, une statue de la Vierge sculptée de ses mains.

Les églises, notamment dans les bas quartiers, sont alors mal entretenues et tombent souvent en ruine. Or, il est soucieux d'enraciner la foi en donnant aux fidèles des lieux où ils puissent accomplir leurs exercices religieux. Aussi entreprend-il de restaurer plusieurs édifices, avec la bénédiction de Mgr de La Poype.

Sur les bords du Clain, au Pont-Joubert, subsistaient les restes d'un ancien oratoire dédié à la Vierge Marie, sous le vocable de Notre-Dame, Reine des Anges. Il le remet à neuf.

Il veut rappeler constamment aux gens du peuple la présence de Marie.

Car pour lui, la présence de Dieu, de la Vierge ou des

saints ne se limite pas à l'intérieur des églises. Au contraire, elle doit se manifester partout, notamment dans les rues, là où l'agitation, les turbulences de la vie urbaine peuvent distraire de l'essentiel. Ainsi la multiplication des statues permet-elle de rappeler constamment à l'ordre les gens du peuple et doit les inciter à faire leurs dévotions. L'usage est d'y graver une inscription:

*Si l'amour de Marie
Dans ton cœur est gravé,
En passant, ne t'oublie
De lui dire un Ave.*

Non loin de la cathédrale s'élève un temple dit Saint-Jean, d'origine gallo-romaine, transformé en baptistère. Il n'a cure de la valeur archéologique de ces restes du paganisme et se hâte de détruire le temple idolâtre.

Il entreprend lui-même la réfection de l'église, charriant du sable, allant faire l'aumône auprès des Poitevins pour acheter les matériaux.

Son succès va grandissant, il prêche dans toutes les paroisses de Poitiers, à Saint-Savin, Sainte-Radegonde, Saint-Simplicien, Sainte-Catherine...

Pour mettre fin aux litiges qui existent souvent entre les gens d'une même paroisse, à l'exemple de Saint Louis, il fait trancher les différends par un tribunal composé d'officiers de justice bénévoles; généralement, son propre ascendant suffit à faire accepter les solutions. Il devient ainsi le justicier, celui qui rétablit la paix dans les familles, met fin aux querelles entre commerçants, bourgeois, hommes de loi, tabellions et scribes de tout genre.

Mgr de La Poype lui renouvelle sa confiance et donc ne fait pas obstacle à une nouvelle prédication dans le faubourg Saint-Saturnin. L'existence dans ce quartier d'un lieu public mal famé l'irrite: il s'agit d'un jardin flanqué de quatre statues antiques dont la nudité le choque; les gens l'appellent le jardin des Quatre-Figures et les libertins de Poitiers s'y donnent des rendez-vous galants; il l'a aussitôt baptisé la goretterie, c'est-à-dire la porcherie.

Pour racheter les péchés qui s'y sont commis, il passe toutes ses nuits dans ce nouveau Gethsémani et il s'y frappe jusqu'au sang avec ses disciplines. Mais cela ne suffit pas : une réparation publique solennelle est nécessaire. Il organise une procession des habitants de Saint-Saturnin : tout le monde demande pardon de ses fautes et fond en larmes dans le jardin. Dans un sermon, il dénonce les pièges du monde et promet l'enfer aux récalcitrants. Emporté par son élan, il prédit qu'un jour ce lieu deviendra un lieu de prières.

Quelques jours après, il y dépose un premier infirme. Le jardin est bientôt le centre de ralliement des incurables. C'est l'embryon d'un hospice qui symbolisera la réparation des fautes des libertins de Poitiers.

Les griefs contre Montfort à Poitiers

La rage qu'il met à lutter contre les libertins lui aliène la bourgeoisie de Poitiers comme des petites gens qui vivent du commerce au coin des rues.

Sa popularité est immense auprès des mendiants. Mais son « vedettariat » exaspère les bien-pensants. Ses sermons sont autant de leçons d'une morale sévère qui fait apparaître la religion sous un jour très austère.

Les hauts dignitaires du clergé diocésain reçoivent constamment des plaintes.

Son accoutrement, ses chaînes, ses disciplines semblent d'un autre âge. Les rumeurs les plus folles circulent dans tout Poitiers. Ce qui lui vaut son aura auprès des petites gens lui compromet l'appui des « honnêtes gens ». Le monde des parlementaires poitevins est querelleur par nature, prompt à l'accusation.

Or le bruit circule sous le manteau que le démon vient régulièrement solliciter Grignon de Montfort, comme on le dira du curé d'Ars plus tard. On raconte que, la nuit, il lui apparaît dans sa chambre mais aussi au-dehors.

Des témoins assurent l'avoir entendu se battre avec quelqu'un et l'apostropher violemment. On a même entendu des échanges très vifs avec l'étrange inconnu.

Une dame, dit-on, l'a vu se traîner à terre et implorer :

« O sainte Vierge, ma bonne Mère, venez à mon secours! »

Une autre l'a entendu s'exclamer : « Je me moque de toi! Je ne manquerai point de force ni de courage pendant que j'aurai Jésus et Marie avec moi; je me moque de toi! »

Ces rumeurs sont-elles fondées?

La crédulité de ce siècle était sans bornes et il est certain qu'on croyait au démon et à ses apparitions. Tout dans le personnage de Montfort donne prise à ces rumeurs. Dans ses sermons, il n'arrête pas de parler du démon qui torture les âmes en proie au vice, mais qui tente aussi les saints. Or ces subterfuges sont puissants : tous peuvent y succomber; il faut réciter force chapelets pour l'éloigner!

Montfort, en proie à la passion qui le dévore, sent qu'il y a une grande force en lui qui bout. C'est pour chasser toute tentation qu'il se flagelle jusqu'au sang tous les soirs; les meurtrissures de son corps éloignent temporairement le désir. Mais, celui-ci revient, toujours plus fort. Et, armé de son chapelet, il se bat sans relâche, entamant un combat sans fin contre la tentation, récitant rosaire après rosaire, serrant frénétiquement sa statuette de la Vierge, jusqu'à l'épuisement.

On le dit possédé, mais on ignore si c'est par Dieu ou le démon. On le traite de fou et il ne l'ignore pas. Mais il sait retourner contre les médisants toutes les rumeurs qui circulent. Loin de le désarmer, ces épreuves le fortifient : elles sont autant de croix que Dieu lui envoie pour l'éprouver; Dieu veille sur lui. Les tentations du démon n'en sont-elles pas la preuve? Jésus-Christ n'a-t-il pas lui-même été tenté lors de son séjour dans le désert? Investi d'une mission par Dieu, il entend bien, aidé par la Vierge Marie, mettre fin au règne du démon. Et tout est prétexte à voir partout les œuvres de Satan.

Un jour d'été, alors qu'il fait fort chaud, des jeunes gens se baignent dans le Clain où des lavandières battent leur linge. Ils importunent les jeunes femmes et leur lancent des quolibets. Comme il passe dans les parages, il est témoin de la scène et son sang ne fait qu'un tour. Il sort immédiatement une discipline de sa poche et frappe l'un

des jeunes gens. Aussitôt, la mère du pauvre damoiseau avertit l'évêque de Poitiers en exagérant les faits. Mgr de La Poype lui interdit sur-le-champ de célébrer la messe jusqu'à nouvel ordre!

Il s'est aussi fait de nombreux ennemis parmi les officiers, qu'il contraint à regretter publiquement leurs blasphèmes. Ceux-ci lui conservent une telle rancœur qu'ils vont trouver le vicaire général, l'abbé de Villeroi, le propre fils du célèbre maréchal de Louis XIV, sur qui ils peuvent compter. Celui-ci est déjà acquis à l'idée de sévir contre ce moine prêcheur qui perturbe l'ordre public.

Un nouvel incident va mettre le feu aux poudres : comme Savonarole, il projette d'allumer un bûcher pour y brûler tous les livres impies, les parures des mondaines, les tableaux obscènes, bref tout ce qui peut offenser Dieu. Il pense renouveler le geste de saint Paul à Éphèse, qui a fait brûler des livres de magie. Un bûcher est dressé devant une église. De toutes parts, affluent des livres et des tableaux représentant des scènes impudiques. Il a conçu le projet de planter une croix sur les cendres encore chaudes du bûcher. Mais certaines personnes, trop bien intentionnées, ont l'idée de faire brûler l'effigie du diable en personne, et plantent au bout d'une perche une sorte de masque de carnaval aux traits hideux, accompagné de parures et d'ornements mondains. Montfort ne se doute pas de ce qui se trame et il continue tranquillement sa prédication à l'église. Pendant son absence, certains ajoutent par dérision des guirlandes de boudins et de saucisses en guise de pendentifs.

M. de Villeroi, sitôt prévenu, est accouru, se réjouissant à l'avance de la déconvenue du prédicateur. Devant toute l'assistance, il réprimande Grignon de Montfort tout penaud qui s'est agenouillé, attendant que passe l'orage.

Le vicaire général parti, il se relève et s'adresse à la foule :

– Mes frères, s'écrie-t-il, nous nous disposions à planter une croix à la porte de cette église. Dieu ne l'a pas voulu, nos supérieurs s'y opposent. Plantons-la au milieu de nos cœurs : elle sera mieux placée en cet endroit que partout ailleurs.

Et il commence à réciter le chapelet.

Mais c'est une défaite cuisante car l'autodafé n'ayant pas eu lieu, des jeunes gens s'empressent de récupérer les livres, culbutent la « figure du diable », au milieu des rires et des huées. Grignon est publiquement humilié.

La foule accourt cependant à son sermon du lendemain et il se confesse en face de tous de ce qu'il se reproche :

– Ces instruments de péché, dit-il, vont causer une infinité de scandales dans le monde. Si je pouvais les racheter par l'effusion de mon sang, je le répandrais dans tout mon cœur jusqu'à la dernière goutte pour effacer ces livres et ces peintures.

La réaction de Mgr de La Poype ne s'est pas fait attendre : sa présence n'est plus supportable. Il fait plus de mal que de bien à la religion : en la caricaturant, il sombre dans le ridicule!

L'affaire du bûcher l'a complètement discrédité. Cette mascarade donne une piètre idée de la religion. Grignon de Montfort est expulsé définitivement du diocèse de Poitiers : c'est un imposteur qui perturbe l'ordre public! Il en est très vexé. On lui en veut, tout le monde le persécute. Certes, le Christ a connu le même sort et les foules qui l'ont acclamé comme un roi, le jour des Rameaux, ont ensuite réclamé sa mort. Il se persuade qu'il y a un complot autour de sa personne, et ce complot ne peut être fomenté que par le diable. Celui-ci se sert des hérétiques, des libertins pour contrecarrer sa mission divine.

« Je cherche la divine Providence, se plaint-il dans une lettre, aidez-moi à la trouver; j'ai de grands ennemis en tête; tous les mondains qui estiment et aiment les choses caduques et méprisables me méprisent, me raillent, me persécutent, et tout l'enfer qui a comploté ma perte et qui fera partout soulever contre moi toutes les puissances. »

On est au printemps 1706 : il se retrouve donc encore seul et abandonné. Il voulait être missionnaire mais on lui avait déjà déconseillé de partir au Canada. Que faire? Il ne lui reste plus qu'à prendre son bâton de pèlerin et à pérégriner par monts et par vaux, guidé par la Providence.

Ayant refusé tout ministère paroissial, n'ayant adhéré à

aucun ordre religieux, il est complètement libre : il peut errer là où il le désire. Néanmoins, il a désormais une idée fixe. Frappé par la déchristianisation du peuple, il ressent toujours plus le besoin d'évangéliser et comme Ignace de Loyola, il envisage de fonder un ordre.

Ayant subi le désaveu de ses actions par un évêque, il a compris qu'il faut passer par-dessus les évêques et s'adresser à leur supérieur, l'évêque de Rome, chef spirituel de l'Église. Avec l'appui du pape, il aura les coudées franches et pourra exhiber l'autorisation papale pour faire taire ses ennemis. Il décide donc de partir pour Rome.

Avant de partir, il se recommande aux prières des habitants des paroisses de Poitiers où il a prêché : « Je porte en mon cœur tous les pauvres pécheurs du Poitou et autres lieux qui se damnent malheureusement; leur âme est si chère à mon Dieu qu'il a donné tout son sang pour elle, et je ne donnerais rien? » leur écrit-il.

Armé de son bâton, il entame son voyage expiatoire vers la Ville éternelle. Il marche pieds nus. Il n'a pas voulu de monture.

Sa soutane, usée à force de traîner à terre, ressemble de plus en plus au froc d'un moine; la bande de tissu qui sert de ceinture est si peu épaisse qu'elle a l'allure d'un cordon. Il ne porte pas de couvre-chef, selon l'usage qu'a imposé Saint-Sulpice. Ses cheveux encore noirs sont ramenés sur le front. Rien ne le distingue d'un autre voyageur, si ce n'est le petit collet rabattu sur le devant de la soutane.

Tout le long du trajet, il couche dans des granges et dort sur la paille; lorsqu'il a faim, il s'arrête dans un presbytère, au risque d'être chassé tant son allure est piteuse. Tirailé par la faim, il doit parfois accepter de dire des messes.

Sur le chemin qui le mène à Rome, il s'arrête à Lorette : la cabane de pierre noircie dans laquelle la Vierge Marie a, paraît-il, habité, repose dans une basilique de marbre. Il y passe quinze jours. Il se recueille dans ces murs et célèbre la messe tous les jours.

Il s'arrête ensuite à Assise, dans le sanctuaire consacré au Poverello sur les traces duquel il marche. François

d'Assise avait aussi quitté le monde pour vivre au milieu des déshérités... « François, va et répare ma maison qui tombe en ruine », lui avait dit le Christ de l'église Saint-Damien et François d'Assise avait suivi, se faisant une règle de vie de la pauvreté évangélique. Ses successeurs, bien que divisés par des conflits internes, avaient la nostalgie de leur fondateur. Grignion de Montfort croiera sur les routes italiennes nombre de ces moines, héritiers de François d'Assise, comme les capucins notamment, marchant deux par deux, vivant d'aumônes et prêchant la vertu au peuple.

Il arrive enfin à Rome et trouve asile chez les théatins, dont la congrégation, fondée en 1524 par Gaëtan de Thiene et Jean-Pierre Carafa, était le principal instrument de la Réforme catholique en Italie. Ces chevaliers de Dieu impressionnent beaucoup Montfort : ils veulent donner l'exemple de la plus haute vertu sacerdotale, ils se mortifient, ils vouent un culte à la Vierge Marie. Ils facilitent l'accès aux sacrements, comme lui.

Les théatins, qui évangélisent toute l'Italie, sont très appréciés du pape Clément XI. Celui-ci, qui règne de 1700 à 1721, n'a rien de commun avec ses lointains prédécesseurs de la Renaissance; l'Église romaine s'est réformée depuis le concile de Trente. Clément XI va prêter une oreille attentive aux sollicitations du prédicateur français. L'audience est sollicitée par les théatins. Grignion s'adresse à Clément XI en latin, comme c'est toujours l'usage. Il lui fait part des nombreuses difficultés qu'il rencontre dans son apostolat. Clément XI vient de publier une nouvelle bulle contre les jansénistes, *Vineam Domini*, le 15 juillet 1705. Clément XI est bien le bon interlocuteur; de plus, il est très influencé par les théatins.

Le pape encourage Grignion de Montfort dans son œuvre missionnaire, tout en lui enjoignant d'obéir à ses évêques, et lui décerne le titre de « missionnaire apostolique ». Avant de se retirer, il lui présente son crucifix d'ivoire, le priant d'attacher une indulgence plénière à tous ceux qui le baiseront à l'heure de la mort en prononçant les noms de Jésus et de Marie, avec contrition de leurs péchés. Clément XI l'autorise également à

bénir les petites croix de papier ou d'étoffe marquées des monogrammes de Jésus et Marie, qu'il distribue aux fidèles au cours des missions. C'est à partir de ce moment-là qu'il place son crucifix béni au bout de son bâton de pèlerin qui ne le quittera plus.

En août, il est de retour en l'abbaye Saint-Martin-de-Ligugé, près de Poitiers, tenue alors par les jésuites. Il y arrive exténué. Les pieds meurtris, le chapelet à la main, il est méconnaissable. Sa soutane est devenue grise sous le soleil. Ses cheveux commencent à blanchir. Il se repose quelques jours.

A peine Mgr de La Poype a-t-il appris que Grignion a remis les pieds dans son diocèse qu'il envoie un émissaire lui rappeler son interdiction de prêcher. Rien ne l'oblige à accueillir le prédicateur dans son diocèse. Peu lui importe le titre dont le pape l'a doté. Les évêques du royaume, jaloux de leurs prérogatives ecclésiastiques, n'obéissent pas alors en aveugles à Rome.

Grignion se résout à partir en Bretagne. Il prend le chemin des écoliers, s'arrêtant en Anjou, où il s'attarde pour de nombreuses raisons : il pourra aller rendre visite à ses sœurs à Fontevault, prier la Vierge à Notre-Dame-des-Ardilliers. Et comme il a appris que M. Brenier, son ancien maître de Saint-Sulpice, est devenu supérieur du grand séminaire d'Angers, il se décide à aller lui rendre visite.

Il franchit la majestueuse porte voûtée du séminaire : les élèves sont alors en récréation. Son entrée ne passe pas inaperçue : qui peut être cette espèce de moine mendiant, dont la tenue négligée contraste avec le costume austère des séminaristes ?

M. Brenier va dignement à sa rencontre alors que les séminaristes commencent à s'attrouper autour de lui.

– Partez ! lui enjoint aussitôt le directeur du séminaire qui porte un regard plein de compassion sur son ancien élève.

Son état affligeant remue le cœur de M. Brenier. Il se dit en lui-même que toutes les leçons de Saint-Sulpice n'ont servi à rien. Il a choisi sa propre voie, il s'est mis hors de la communauté des hommes de Dieu tels qu'ils

les instruisait. Son accoutrement n'est pas digne d'un prêtre. Grignion de Montfort reste planté un instant devant son ancien supérieur ; il a très faim et il attend au moins un geste charitable.

– Est-il possible qu'on traite ainsi un prêtre dans un séminaire ! s'exclame-t-il.

Et il repart, plein d'amertume.

Il a été éconduit, comme si on ne le reconnaissait pas. Il a été rejeté d'une manière outrageante à la vue de toute la communauté présente. On ne lui a même pas fait la charité de lui donner à dîner.

« M. Grignion de Montfort, si familiarisé aux humiliations ne fut pas insensible à celle-ci », rapportera J.-B. Blain. « Il n'avait jamais ressenti une telle humiliation. Elle était revêtue de tout ce qui pouvait la rendre amère et piquante. Il la recevait dans un séminaire, lieu si respectable pour les ecclésiastiques, aux yeux de toute une jeunesse assemblée qui n'avait garde de s'y opposer, de la part d'un supérieur dont toutes les paroles étaient des oracles et toutes les actions des exemples de vertu, de la part d'un homme que M. Grignion avait eu autrefois pour maître et qu'il regardait comme un miracle de perfection. »

Ce fut peut-être l'unique occasion où Montfort, d'ordinaire si patient, ouvrit la bouche pour se plaindre ; se voyant si dédaigneusement traité par un homme qu'il honorait tant, son cœur blessé permit à sa bouche de témoigner sa peine.

Mais, comme à l'accoutumée, Grignion voit dans toute nouvelle épreuve la marque de son destin.

Il recommence à douter de lui-même. C'est sa hantise :

– Suis-je normal ? se dit-il. Sans doute, Dieu l'a voulu ainsi, or je ne peux percer les mystères de la divine Providence, j'ai besoin d'être éclairé. Si la Vierge m'apparaissait, je serais rassuré ».

Le mieux est donc d'aller l'implorer.

Saumur n'étant pas très éloigné d'Angers, il se rend à Notre-Dame-des-Ardilliers. Celle-ci a déjà accompli de nombreux miracles. S'il est prédestiné, elle daignera bien se manifester à lui pour l'attester. Longeant la rive de la

Loire, il récite nerveusement le rosaire; les grains lui filent entre les doigts, par saccades, tandis que retentissent les cris des bateliers qui remontent le fleuve avec leurs cargaisons. Aucun bruit ne le dérange, tant il est absorbé par l'angoisse qui le tenaille : « la Vierge va-t-elle, oui ou non, me parler? »

On approche de la fête de la Nativité de la Vierge, le 8 septembre. Le flot des pèlerins grossit au fur et à mesure qu'on avance vers Saumur. Quelques carrosses, transportant sans doute des gens de qualité, le dépassent dans un nuage de poussière. Des familles entières accompagnent l'un des leurs dont l'infirmité se devine aisément : il y a dans ce cortège qui s'étire maintenant sur plusieurs lieues le long du fleuve des écrouelleux, des culs-de-jatte, des impotents qui claudiquent. Les hommes se relayent pour porter les infirmes allongés sur des brancards.

Toute une marée humaine a déjà envahi le sanctuaire lorsqu'il arrive à la tombée de la nuit. Il va aussitôt réciter ses *Ave* auprès de Notre-Dame. La Vierge des Ardilliers est une piété, tenant le Christ sur son genou droit. Il contemple cette mère douloureuse, souffrant avec son fils descendu de la croix.

– Moi, pauvre pécheur, je ne suis pas digne de Jésus-Christ qui a tant souffert pour réparer les fautes du monde, dit-il à voix basse.

Il passe la nuit près d'un moulin qui surplombe une colline proche. Réveillé par l'aurore, il redescend vers le sanctuaire, noyé dans la masse des pèlerins. Son chapelet à la main, il s'agenouille au pied de la statue miraculeuse; mais aucun signe ne vient. Il ose à peine regarder le visage penché de la Vierge, le regard tourné vers le corps du Christ. Il devra encore attendre; il lui faudra se mortifier davantage, subir encore les vexations des hommes pour être enfin digne d'être reconnu comme un prédestiné.

Il décide alors de partir vers le Mont-Saint-Michel. Peut-être aura-t-il plus de chance auprès du grand archange?

A travers la Bretagne

Grignon de Montfort vénère tout naturellement l'archange saint Michel, le chef des anges qui a terrassé le dragon, le vainqueur du diable. Il croit d'ailleurs sincèrement aux anges et pense que chaque personne a un ange gardien dans le ciel; dans ses lettres, il souhaite toujours à ses correspondants la protection de leur ange gardien. Et, on l'a vu, à Saint-Sulpice, il avait essayé d'imposer le salut aux anges gardiens lorsque deux personnes se croisaient.

Pendant la veillée, dans une auberge, il trouve des pèlerins avinés qui blasphèment le nom de Dieu; il ne peut résister à la tentation de les mettre à la porte de l'auberge et de se frapper ensuite toute la nuit avec sa discipline pour expier leurs fautes.

Ce pèlerinage au Mont-Saint-Michel lui inspire l'idée de créer des confréries de soldats de saint Michel dans les régiments et les garnisons, lieux où l'on blasphème souvent.

Mais surtout, saint Michel lui offre un modèle chevaleresque propre à enflammer son imagination; n'écrit-il pas dans une lettre : « C'est par Marie que je cherche et que je trouverai Jésus, que j'écraserai la tête du serpent et que je vaincrai tous mes ennemis et moi-même pour la plus grande gloire de Dieu. » Comme saint Michel, il terrassera le démon, qu'il voit partout à l'œuvre dans le monde.

Au retour du Mont-Saint-Michel, il s'arrête à Rennes. La présence de ses parents, établis depuis 1690 en ville où ils ont acheté une maison, lui importe peu. Il applique à la lettre les paroles de l'Évangile; Jésus aussi s'est retiré du monde, fuyant ses parents et ses amis. Il se contente donc d'habiter dans le taudis d'une pauvre femme qui accueille des nécessiteux. Il revoit l'abbé Bellier, l'aumônier de l'hôpital qui lui avait permis de visiter les pauvres, lorsqu'il était collégien; celui-ci lui conseille de partir en mission avec M. Leuduger, un célèbre prédicateur qui marche sur les traces du père Maunoir.

Son frère a fini par apprendre sa présence à Rennes. Il

le prie de rendre visite à ses parents et d'accepter de prendre un repas avec eux. Sur son insistance, il va donc les voir mais il prélève sur le repas une grosse portion qu'il fait remettre aux pauvres du quartier.

Il parcourt les rues de son adolescence, de ses années de collège; il peut visiter à nouveau les nombreuses chapelles de la Vierge, réparties dans les églises de la ville. Mais là, il revient en conquérant : il passe son temps à prêcher dans les églises et les couvents de la ville où on l'appelle.

Il quitte Rennes pour Dinan à la Toussaint 1706. Son itinéraire passant par Montfort-la-Cane, il ne résiste pas à l'envie de revoir les lieux de son enfance. Comme il aime immanquablement provoquer les siens, il se présente toujours comme un mendiant demandant l'aumône. Son accoutrement le rend méconnaissable. Il veut ainsi faire la surprise de sa visite à sa vieille nourrice, la mère André, mais un voisin finit par le reconnaître. A Dinan, le même scénario se reproduit avec son frère Joseph, devenu dominicain et sacriste au couvent de Dinan.

Au début de février 1707, Montfort entre dans l'équipe de dom Leuduger.

Le célèbre prédicateur est alors entouré d'une vingtaine de missionnaires auxquels viennent s'ajouter des bénévoles. Dom Leuduger a écrit un livre, *le Bouquet de la mission*. Grignon de Montfort est donc à bonne école. Il empruntera d'ailleurs à dom Leuduger une partie de ses méthodes.

Il passe plusieurs mois dans les diocèses de Saint-Brieuc et Saint-Malo. Sa première mission bretonne a lieu à La Chèze, entre Loudéac et Josselin. Saint Vincent Ferrier avait prêché en 1417 dans la vaste lande de la Ferrière, mais la chapelle Notre-Dame-de-Pitié qui rappelait son souvenir était en ruine et envahie par les ronces. Selon la tradition, Vincent Ferrier avait prédit qu'« un homme viendrait en inconnu, homme qui serait beaucoup contrarié et bafoué, homme cependant qui, avec le secours de la grâce, viendrait à bout de cette sainte entreprise ». L'entreprise en question, c'était de relever de ses ruines la chapelle Notre-Dame-de-Pitié.

– C'est moi, s'empresse de dire Montfort, devant la paroisse assemblée, qui, malgré ma misère, tenterai l'œuvre annoncée par saint Vincent Ferrier. Je n'ai aucune ressource assurée mais Dieu m'aidera.

Imitant les bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge, il se fait entrepreneur de travaux. Il convoque quelques manœuvres pour l'aider. Mais, à dire vrai, le projet fait accourir sans peine de nombreux volontaires car le souvenir de Vincent Ferrier est toujours vivant dans la région.

Il mène ses hommes à la baguette, les admonestant s'ils jurent; ceux-ci le craignent car on sait qu'il peut attirer la malédiction divine sur ceux qui rechignent à la tâche.

L'inauguration de Notre-Dame-de-Pitié donne lieu à une cérémonie grandiose : vingt à trente paroisses alentour viennent en procession, bannières au vent. On voit s'étirer de longs rubans noirs, tachetés du blanc des coiffes des femmes, et on entend les cantiques se rapprocher du sanctuaire.

Trois grandes croix ont été édifiées dans la chapelle; à leur pied se dressent les huit statues des témoins de la Passion. La statue de Notre-Dame est portée solennellement jusqu'à l'autel, et prend place au pied des croix. Le défi de saint Vincent Ferrier a été relevé : le peuple crie au miracle! C'est bien l'homme annoncé par le saint!

Grignon soigne les malades en leur faisant boire de l'eau dans laquelle ont trempé ses petits bouts de tissu, marqués du monogramme de Jésus. Sa légende dorée ne fait que commencer...

Suivant toujours dom Leuduger, Grignon se rend ensuite dans sa ville natale. Il souhaite édifier un calvaire sur la butte de La Motte; on commence à aplanir la butte et à creuser des fossés pour empêcher les animaux de l'escalader.

Un grand crucifix, sculpté à Saint-Brieuc, est déjà prêt lorsque le duc de La Tremoille, seigneur de Montfort, fait cesser les travaux. C'est le premier heurt avec un grand seigneur, qui fait partie de ceux qui se gaussent de la religion et des balivernes que ces missionnaires enseignent au peuple. Il n'a que mépris pour ces pauvres gens dont on a vu la sauvagerie lors de la révolte du Papier

timbré. Ce ne sont que des brigands ou des bons à rien. La construction d'un calvaire est bien inopportune. Son existence risquerait de provoquer une concentration de ces éternels mécontents toujours prêts à troubler l'ordre public!

M. Leuduger se rend ensuite avec sa troupe à Moncontour. Le père Maunoir y a donné une mission en 1678; Leuduger en a été curé en 1684. On peut donc s'attendre à trouver des restes de dévotion et de piété dans la paroisse. Les missionnaires arrivent un dimanche, jour de la fête locale. Hélas! De bruyantes réjouissances se déroulent : hautbois et binious mènent la danse, alors que c'est le jour du Seigneur.

À ce spectacle, transporté d'un saint zèle, Grignion de Montfort fend la foule et arrache aux musiciens leurs instruments.

— Que ceux qui sont du parti de Dieu fassent comme moi, qu'ils se prosternent pour apaiser la divine justice! s'écrie-t-il en se jetant à genoux au milieu de la ronde.

Les gens apeurés et craignant la vengeance de Dieu sont obligés de s'agenouiller comme lui. Et il va trouver le syndic pour lui demander que cessent dorénavant de telles réjouissances le dimanche.

Lors de la messe, il entreprend de faire baisser son crucifix béni par Clément XI; tous les fidèles s'avancent pieusement pour bénéficier de cette faveur. Arrivent subitement devant lui des dames abondamment parfumées dont les bijoux étincellent au milieu de leurs dentelles. Lorsqu'il les voit en face de lui, il retire prestement son crucifix qu'elles s'apprêtaient à baisser. On entend le froufroutement de leurs robes glissant sur le dallage de l'église. L'assistance regarde, médusée. Ce n'est pas le dernier incident à Moncontour.

Après une prédication pathétique de M. Leuduger sur la mort et alors que l'assistance en est encore profondément remuée, Grignion se met à faire la quête pour les âmes du purgatoire. Son geste est très mal interprété et engendre la suspicion : que deviendra l'argent de la quête? D'autre part, le règlement des missions interdisait de réclamer des secours aux populations. Il a transgressé cette règle. Sans doute compte-t-il utiliser ces aumônes pour faire dire des messes?

On lui fait donc un crime de cette démarche... Et d'autres motifs de mécontentement s'ajoutent. Le comportement de Montfort irrite trop de fidèles et finit par rejallir sur la réputation des missions. Enfin son charisme porte ombrage aux autres missionnaires. M. Leuduger le congédie sur-le-champ.

Comme il est tout près de Montfort-la-Cane, il court s'y réfugier.

Mais dédaignant à nouveau l'hospitalité de sa famille, il choisit la solitude du prieuré Saint-Lazare, qu'il a connu enfant. À l'orée de la forêt de Paimpont, le lazaret lui offre un havre de paix et de repos. L'oratoire a besoin de quelques travaux; il le restaurera.

Apprenant qu'il est là, le peuple accourt. Grignion de Montfort, loin de pouvoir goûter à la solitude contemplative, reprend ses prédications. Comme l'oratoire est vite devenu trop petit, il se déplace sous un vieux chêne.

Plusieurs siècles après Éon de l'Étoile, il suscite le même enthousiasme de la part des foules. Il confesse, prêche, entonne des cantiques, fait réciter le chapelet. Les gens baisent son crucifix et repartent avec une indulgence.

Les malades arrivent dans l'espoir d'une guérison et Montfort leur distribue ses petites croix. Les mères accourent avec leurs enfants.

Nombre de mendiants se donnent rendez-vous dans ce « saint lieu » qui leur assure gîte et couvert. Les offrandes des fidèles, aussi maigres soient-elles, permettent de nourrir tous les pauvres de la région.

Le sanctuaire de Saint-Lazare devient très vite un lieu de pèlerinage. Le bruit court partout qu'un nouveau saint Vincent est dans la région. On y vient pour prier et il a fait fabriquer un grand rosaire dont chaque grain a la taille d'une noix, si bien que plusieurs fidèles peuvent le réciter en même temps, en touchant chacun un grain. On se bat autour du chapelet géant pour saisir un grain, pensant bien en retirer une faveur spéciale.

Cette popularité fait grand bruit à l'évêché de Saint-Malo où Mgr Desmaretz est aux abois.

Ce Grignion de Montfort lui semble un sectateur qui

développe un culte à la Vierge Marie peu conforme aux règles de l'Église. Il confesse tout le monde et accorde la contrition à tous, enfin il ameute les mendiants du diocèse. L'évêque de Saint-Malo se rend à Montfort et le convoque au doyenné.

« Il est vrai, dit J.-B. Blain, c'était quelque chose de singulier de voir un prêtre seul, sans titre et sans place, se faire suivre d'une foule prodigieuse de peuple à qui il faisait quelquefois des instructions sous les halles, dans les places publiques, les églises n'étant pas assez spacieuses pour contenir la multitude; nourrir quantité de pauvres gens sans avoir ni biens ni revenus, vivant lui-même des charités qu'on lui faisait.

« Ces singularités étaient connues et il n'était pas difficile d'en donner la preuve, mais il n'était pas aussi aisé d'en faire des chefs d'accusation. Cependant, on trouva le moyen de les représenter sous un jour des plus désavantageux. »

On dit que M. Grignon ne rassemble que des troupes de vagabonds, qu'il entretient les pauvres dans la fainéantise, que c'est un homme qui ne cherche qu'à se singulariser pour se faire un nom dans le monde et qui dans le fond n'est qu'un hypocrite. C'est sous ces couleurs qu'on le dépeint à l'évêque.

Il faut déloger de Saint-Lazare ce cafard qui ensorcelle le peuple, ce racoleur de gueux, de fainéants, de faméliques, dont le nombre croissant va devenir une plaie pour le pays.

Il enjôle le peuple crédule par ses simagrées de saint, il exploite la charité des gens pour nourrir des pauvres qui vont partout chanter ses louanges, disent ses accusateurs.

Il confesse abondamment, on vient de toute part pour recevoir son absolution. Il donne une vision terrifiante de l'enfer dans ses sermons enflammés; la peur du Jugement dernier pousse les fidèles à se confesser. On lui reproche d'user et d'abuser d'enfantillages, comme allumer des bûchers pour représenter l'enfer.

Certes, les pèlerins doivent accomplir maints exercices expiatoires avant d'être absous de leurs fautes. Et il n'accorde pas l'absolution spontanément. Des curés se

plaignent d'être délaissés par des paroissiens à qui ils refusaient l'absolution.

Aussi l'évêque de Saint-Malo, qui ne cache pas ses sympathies jansénistes, lui reproche son laxisme et lui interdit tout ministère dans son diocèse et notamment la confession.

Par chance, le recteur de Bréal, M. Hindré, un lointain cousin, vient le chercher pour prêcher une mission dans sa paroisse. Cette intervention le sauve. Grignon demeure encore quelque temps dans son pays natal, avant de rejoindre le diocèse de Nantes.

Entre deux missions, il reviendra à son lazaret, et, à chaque retour, les foules se feront toujours plus nombreuses. Mais au printemps 1708, Mgr Desmaretz lui interdira définitivement d'exercer dans son diocèse.